



Couverture:

Sergent Edmond Maurel - Correspondances. 1918

Reproduite en page 54.

L'auteur naît en 1954 au Bourget, département de la Seine, à l'époque.

Après une vie passée en région parisienne, il vit en Morbihan depuis 2014.

Il se définit comme "pessimiste gai", et compense ses complexes et sa transparence par un humour incertain.

Une psychothérapie jamais achevée ne lui permet toujours pas de savoir exactement qui il est...ce qui lui convient plutôt bien.

On n'est jamais trop prudent.

Il écrit ces nouvelles entre 2019 et 2022.



# MAUVAISES NOUVELLES

Patrick Fournier



# La ligne de démarcation





1988

Chez moi ça commence toujours par l'olfactif.

Tout ici sent le béton cassé.

Odeurs de nos chantiers où les poudres deviennent murs. Ici, ce sont les murs qui retournent en poussière. Les armatures de béton qui lancent leurs grands doigts rouillés sont des premières menaces qui me font sourire, quoique, la moindre blessure ici, avec cette chaleur...

Depuis le temps qu'Ibrahim me parle de ce musée...  
Je le vois, là-bas, tout au fond.

Tableau digne de David LaChapelle, aux ocres des pierres qui se mélangent à la végétation d'une guerre qui n'en finit pas.

Un cri me rappelle où je suis !

Un rambo local montre du doigt le petit garçon juché sur mes épaules.

Je suis français ; il se marre, puis m'explique que des snipers sont postés là-bas, de l'autre côté du tertre. Je me soulage du poids de mon fils.

Le milicien s'agenouille et s'émerveille des grands yeux bleus du bambin dont les petits doigts me pincent la cuisse jusqu'au sang, puis m'interroge vertement sur la raison d'une si candide balade dans un lieu pareil.

Je bénis la barrière linguistique qui m'évite l'embarras d'une explication impossible, ou plutôt inavouable, de curiosité frissonneuse mêlée d'une quête d'esthétisme d'un plateau de cinéma qui n'en est pas un.

Ibrahim avait raison, je ne reverrai pas tout ça de si tôt.

L'extérieur du musée est encore plus beau que mon beau-frère le dit. Pour l'intérieur, on verra plus tard. Il est fermé depuis dix ans et les arbres commencent à pousser les murs.

Au sol, les cadavres ont été balayés : des chiens faméliques y trottent dans la poussière orange. Ça et là, des colonnes romaines sortent de terre ; on y a peint des numéros à la diable, comme des matricules, en attendant des jours meilleurs. Par ici chaque coup de pelle découvre une archéologie.

Des puces me courent sur les jambes.  
Je retrouve Rambo qui me fait signe d'entrer dans  
ses murs calcinés.  
Dédales sombres où je colle à mon guide. J'ai repris  
mon garçon dans les bras, slalomant parmi les  
gravats : manquerait plus que l'on s'étale !

Un coup de feu, pas comme à la télé, plutôt un  
claquement sec qui me rappelle le prof de gym du  
bahut frappant les départs de nos courses avec deux  
planchettes de bois.

Un autre.

Clac !

Je baisse la tête.

Rambo rit.

Son anglais approximatif est suffisant pour  
m'apprendre qu'une balle est plus rapide que le son  
du fusil qui la tire : ce qui veut dire que vous  
n'entendrez jamais la détonation du tir de la balle qui  
vous est destinée, puisque vous êtes mort  
avant...logique.

Je lui argumenterais bien qu'en cas de blessure  
j'entendrais bien le tir qui me frappe ; mais bon, je  
suppose que dans ce cas je serais bien trop occupé à  
me rouler par terre de douleur en appelant ma mère,  
plutôt que de me soucier de physique des sons,  
option balistique, pour peu que cette science existe.

Nous arrivons à l'étage : rideaux improvisés de vieilles bâches en plastique qui dégringolent du plafond, jusqu'à ce que fut le parquet d'un salon. Un vieux fauteuil éventré, tout au bout : une fenêtre nue bordée de sacs de sable.

Tout là-bas, derrière les carcasses rouillées de Mercedes empilées, se terrent ceux d'en face.

Un autre claquement. Réflexe. La tête dans les épaules. Penaud.

Un clin d'œil rassure mon ami que j'ai bien compris sa leçon. Une bourrade me répond qu'il pardonne mon manque d'expérience.

Nous rions.

Devenus potes comme larrons en foire, il me montre plusieurs fusils appuyés au mur et m'invite sans détours à m'en servir !

Je décline.

Il insiste, comme à l'apéro...

J'hésite.

Un dernier p'tit coup pour la route...

Non, vraiment.

J'ai charge d'âme. Là, cet enfant qui ne me quitte pas des yeux et qu'un tir de près terroriserait... sans compter que ceux d'en face pourraient perdre patience et nous envoyer une rocket en retour, du genre de celles qui ont laissé tant d'impacts en

gerbes sur les parpaings environnants.

Il y a des limites à la rigolade.

Je laisse Rambo à cette guerre qui n'est pas la mienne.

Je retrouve mon beau-frère et sa fille dans la voiture qui nous ramène vers des horizons plus cléments. Ibrahim a 75 ans et conduit comme un Parisien ivre. Je m'amuse à penser que l'aventure est peut-être encore à venir dans le soir qui tombe.

Et ça ne rate pas.

Le dialogue en arabe du papa et de sa fille se fait de plus en plus animé sur la banquette avant, je pige que nous sommes perdus.

Romy me traduit que nous fonçons vers l'ouest, là où il ne faut surtout pas aller.

Demi-tour, mais ici rien n'est simple : des rues qui n'existent plus, des barrages, des trous partout, mon héritier qui me vomit dessus.

Devant, c'est la panique !

Nous sommes à présent sur le Ring : périphérique autour de la ville, gentiment surnommé "Ring de la mort"! Macadam sauvage où herbes et arbustes ont poussé car plus personne ne s'y risque depuis longtemps.

Romy engueule copieusement son papa.  
Une odeur me monte à la gorge. Du jamais senti :  
odeur de peur, sans doute mêlée au vomi du fiston...  
un poème !  
La vieille guimbarde fonce.  
Un virage.  
Ça y est.  
Mon Tour Operator ralentit, enfin.

A nouveau ces panneaux de pub trop kitschs plantés  
en bord de route, jamais aussi content de les voir !  
Ibrahim nous assure qu'il n'y a plus de danger.

Du coup on s'arrête manger une glace : succulente  
"bouza" à la fleur d'oranger, onctueuse à souhait  
avec un bâton de chocolat planté dessus. Inimitable.  
Les gens sont gais et regardent curieux ces touristes  
qui sèchent au soleil.  
Les filles se tiennent par la main. L'une marche avec  
des béquilles et une grosse cicatrice sur le tibia. Des  
hommes ça et là, dont un le bras en écharpe. Des  
vieux fument le narguilé dans leur barbe de huit  
jours.  
Des rires, partout.

On se met d'accord pour cacher à la sainte famille où  
nous avons passé la journée...

Je dirai à sa maman qu'Alexandre s'est encore gavé de baklavas.

Ces enfants sont vraiment intenable.

Heureusement que les adultes sont là !

Le soir nous voit regroupés sur la terrasse, verre d'arak glacé en main devant un délicieux « mezzé » multicolore à pleurer pour qui n'a jamais goûté la cuisine de ce pays.

Il fait encore chaud.

Les grillons chantent.

Nous sommes gais.

Au fond, là-bas, derrière le rideau d'orangers, les lumières des voitures glissent dans la brume du soir vers Beyrouth.

Je pense à Rambo.







Beyrouth -Le musée



Adolphe Thiers (1797-1877)  
alias : Foutriquet, Nabot, Jean-Foutre, Satrape etc...  
Chef du pouvoir exécutif à la chute du Second  
Empire, puis premier président de la Troisième  
République.

## Le temps des cerises



Paris - 1871 - Chute de la colonne Vendôme.

1871

Louison n'en pouvait plus.

Elle avait bien réussi à faire sortir ses parents grâce à une amie qui connaissait bien le maire, mais la vie à Neuilly était devenue impossible tant les bombardements étaient journaliers.

Pire qu'avec les Prussiens, m'avait dit son père, et le vieux savait de quoi il parlait, deux fois déménagé, déjà, et avec la Mémé impotente en plus !

- Ah sûr que c'est plus facile sur des civils ! Et que l' Mac Mahon allait gagner plus de galons sur nos têtes que là-bas dans l'est ! Pas un bouton de guêtre qu'ils disaient les va-t-en guerre du gouvernement..!

Le vieux éructait et Louison ne savait plus quoi faire pour le calmer. Il était touchant, même en colère. Son " prenez bien soin de ma fille", entre deux

sanglots, m'avait fait bien de l'émotion. Alors nous avions mélangé nos larmes. Les siennes coulaient de ses grands yeux bleus jusqu'aux moustaches, il pensait bien qu'il risquait ne plus jamais revoir sa Louison ; comme si ça ne suffisait déjà pas tout ce chaos autour d'eux.

- Et puis toutes les conneries de la Commission : laisser partir Foutriquet (Adolphe Thiers) !... Il aurait fallu écouter Rochefort ! Et puis installer les canons au Mont Valérien ! Maintenant c'était les autres qui nous pilonnaient !

... et puis  
et puis...

Alors je lui ai promis comme ça, au vieux.

Comment faire autrement ? Rajouter à sa peine ? Je m'étais bien plu dans mon mensonge.

Pensez bien : Louison, la plus belle blanchisseuse de Belleville ! Celle qui ne voulait plus d'amoureux depuis que le sien s'était tué sur un échafaudage. Trop de souffrance, évidemment.

Moins vivre c'est aussi moins souffrir.

Alors, c'était à qui la ferait changer d'avis à Louison. Et comme je m'étais mis à rêver que ça pourrait bien être moi, je m'étais laissé aller de mes larmes avec le père.

Ça fait du bien, on ne pleure que sur soi.

Ils sont partis comme ça, calmement, dans leur peine, avec la Mémé coincée sur une vieille bergère, entre deux matelas.

C'est vrai que l'on avait fait autant la foire que la révolution.

Au moins l'armistice était en suspens, alors restait à régler ça entre nous. Notre Bastille à nous c'était cette histoire de canons qu'on voulait nous prendre et des deux généraux qu'on avait fusillés. Trop tard pour reculer alors on s'était mis à parler, et évidemment on n'était pas d'accord. La liberté fait peur, et le Nain (encore Thiers) s'était tiré sans qu'on lui refasse le coup de Varennes. Ceux de 89 n'étaient plus là : Bianchi en prison, les Robespierre de chez nous étaient trop pâles, on ne faisait pas le poids.

Alors, autant continuer la fête.

Aujourd'hui j'ai emmené Louison Place Vendôme. Ça discutaille pas mal aussi là-bas. Mon pote Gustave (Courbet) avait bien promis de déboulonner les Bonaparte une bonne fois pour toutes. Sacré Gustave ! La Colonne était par terre à cinq heures. La fête qu'on a fait ! Vengés de nos malheurs qu'on étaient. Ça tourne pas mal autour de Louison mais elle s'en fout, alors je suis bien. Gustave a des sous, c'est lui qui rince, pour remercier du coup de main.

Le soir, c'est dans les églises que ça se passe. Depuis la proclamation de la République, un vent fou de liberté souffle dans tous les quartiers, même parfois chez les bourges, enfin, pour ceux qui n'ont pas encore foutu le camp à Versailles.

Un soir, c'est Louison qui m'emmène à la Trinité écouter Louise Michel animer un club féminin d'émancipation. Chaque moment est un événement. On dort souvent sur place, là où ça se passe. On sentait bien que, quoiqu'il arrive, on ne vivrait plus jamais de tels moments.

J'accompagne Louison à son travail, je me sens comme son homme, je suis heureux.

Ça s'engueule pas mal là-bas aussi. J'ai beau leur dire que les bourgeoises qui sont encore là pour faire bouillir la marmite ne peuvent pas être si mauvaises. On m'écoute un peu, je suis toléré. Louison n'est pas la plus révolutionnaire non plus pour calmer les plus excitées.

Et puis ça a dérapé tout d'un coup, après la chute du fort d'Issy. Bastion pourtant réputé. On voit des traîtres partout, la nourriture se raréfie, seuls l'absinthe et tous les tord-boyaux imaginables coulent encore à gogo dans les gosiers des communards, de moins en moins révolutionnaires et de plus en plus saouls.



Ma prudente tempérance faisant, j'évite d'accompagner Louison au travail pour ne pas nourrir la parano ambiante : pas envie de passer pour espion du Nabot (toujours Lui). On fusille sec les âmes vagabondes !

Les nouvelles ne sont pas bonnes.

La province tarde à se joindre à nous. On a bien vu décoller Gambetta, mais est-ce qu'il est bien arrivé quelque part ce citoyen-là ? Et puis, plus question non plus d'armer tout le monde, faute de chassepots (premier fusil à chargement par la culasse) en état, en plus un dépôt de poudre a explosé... alors qu'il avait toujours été dit que la Commune avait des armes en abondance ! Le Comité va de démissions en démissions. Même Delescluze n'est plus écouté.

Nous sommes des milliers à l'Hôtel de Ville pour faire pression, climat d'insurrection dans l'insurrection ! Et comme la nature reprend ses droits en toute occasion, un margoulin profite du chaos pour pincer la taille de Louison : alors je fonds sur le bonhomme et nous roulons à terre, ce qui passe totalement inaperçu dans le brouillard ambiant. Ma hargne me donne le dessus. Le margoulin fout le camp.